

—La souffrance élève l'âme ! Vous n'avez pas le droit de songer à mourir avant d'avoir atteint le but vers lequel nous marchons tous les deux, et quand nous aurons triomphé de nos ennemis, quand le monde entier saura, grâce à votre héroïsme, que Paul Leroyer est mort innocent et martyr, le calme vous reviendra, vous ne désespérerez plus de la vie, vous rencontrerez quelque jour un homme jeune, un travailleur, un honnête garçon digne de vous. Vous l'aimerez... il vous aimera... vous deviendrez sa femme et vous serez heureuse.

En entendant ces paroles Berthe devint pâle comme une morte ; elle appuya ses deux mains sur son cœur et dit d'une voix à peine distincte :

—Si vous saviez le mal que vous me faites en me parlant ainsi !... N'essayez pas de raviver en moi une espérance vaine, impossible à réaliser... Je ne me marierai jamais...

Le mécanicien fut frappé douloureusement de la soudaine altération des traits de l'orpheline. Il voulut en savoir la cause.

—Jamais ! s'écria-t-il. Est-ce un serment que vous avez fait à votre mère ?

—C'est un serment que j'ai fait à moi-même.

—Mais il est insensé !

—Je le tiendrai pourtant...

—Berthe, chère amie, chère sœur, pourquoi me cachez-vous un secret, à moi, votre frère ?...

—Ce secret, ne me le demander pas... balbutia vivement la jeune fille.

—A quoi bon vous le demander puisque je le divine ?... Vous aimez...

L'orpheline baissa la tête.

René poursuivit :

—Vos tristesses, vos découragements, vos larmes, n'ont pas pour unique cause votre abandon en ce monde... Votre cœur est plein d'un amour auquel il vous a fallu imposer silence quand vous avez connu le secret du passé et la fétidité inique du nom de votre père... j'ai bien compris ? je comprends bien, n'est-ce pas ?

—Vous avez bien compris, c'est vrai...

—Et vous vous dites que le bonheur est impossible... En cela vous vous trompez, je l'affirme... Quoi qu'il arrive, si celui que vous aimez est un honnête homme, il n'hésitera pas à vous tendre la main, à vous donner son nom...

—Hélas ! celui que j'aime est un honnête homme, mais il ne m'aime plus... Il ne peut plus m'aimer... il me méprise...

## XLIX

René fit un geste de stupeur.

—Vous méprisez ! vous ! ! ! s'écria-t-il.

—Il en a, ou plutôt il croit en avoir le droit...

—Que dites-vous ?

Il me soupçonnait de l'avoir trahi dans des conditions particulièrement odieuses... Toutes les apparences étaient contre moi... l'évidence semblait m'accabler...

—Il fallait le désabuser...

—Je ne le pouvais pas...

—Pourquoi ?

—Parce qu'il aurait fallu lui révéler le fatal secret, et j'accepterais tout au monde plutôt que cela... Aussi je passe à ses yeux pour une créature sans cœur, sans âme, pour une fille perdue... Et voyez la fatalité !... Vous êtes, mon ami, la cause involontaire du coup terrible qui m'a frappée...

—J'en suis la cause, moi ! ! ! répéta le mécanicien avec effarement.

—Oui...

—Hâtez-vous de m'expliquer cette énigme, je vous en supplie...

—Vous allez tout savoir, puisque vous avez deviné ce que personne, je le croyais du moins, ne devait jamais connaître...

Et Berthe raconta ce que nos lecteurs savent déjà, c'est-à-dire comment elle avait perdu dans un fiacre, en revenant de la place Royale, la broche dont le portrait d'Abel formait le médaillon, et comment ce médaillon était tombé dans les mains de celui qu'elle aimait, lui fournissant contre elle une preuve écrasante, puisqu'elle refusait de se justifier.

René Moulin ne pouvait cacher son émotion en écoutant ce récit.

De grosses larmes coulaient sur ses joues.

—Ah ! pauvre enfant, pauvre chère enfant, dit-il ensuite, comme vous avez dû souffrir !...

—Et comme je souffre encore, mon ami.

—Permettez-moi d'aller trouver ce jeune homme et de vous disculper à ses yeux...

—Vous ne le pourriez pas, à moins de tout lui dire... et je ne veux pas qu'il sache...

—Il est impossible qu'il vous méprise, vous la plus pure, la plus angélique des jeunes filles... Il est impossible qu'il ait cessé de vous aimer... Il est impossible qu'il ne soupçonne point, en face de votre obstination à vous taire, qu'une raison puissante et mystérieuse vous condamne au silence...

Je vous supplie de m'autoriser à le voir... Je suis un honnête homme, moi aussi... Je me porterai garant de votre honneur et, sans lui révéler ce que vous voulez qu'il ignore, j'aurai des accents auxquels il ne se trompera pas... Il me croira, j'en suis sûr... Il ne doutera plus... Son nom ? quel est son nom ?...

—Il s'appelle le docteur Etienne Lorient... murmura l'orpheline.

—Le docteur Etienne Lorient !

—Oui. Mais pourquoi semblez-vous surpris ? Le connaissez-vous donc ?

—Certes, je le connais !

—Et lui vous connaît-il ?

—Non, mais je le vois souvent... il est le médecin de mistress Dick Thorn...

—Le médecin de cette femme ! dit Berthe avec effroi.

—Oui ; elle l'a fait appeler pour donner des soins à sa fille un peu souffrante, et depuis lors il vient presque chaque jour à l'hôtel !... Ah ! vous aviez raison, mademoiselle, et la fatalité s'en mêle... Je ne puis lui parler de vous sans lui révéler que je me suis introduit rue de Berlin sous un faux nom et par supercherie, ce qui tout d'abord me rendrait suspect à ses yeux, sans compter que peut-être, croyant bien faire, il me dénoncerait à mistress Dick Thorn... Il faut attendre...

—Sera-t-il à cette fête où je dois jouer un rôle ? demanda Berthe que la pensée de paraître devant Etienne affolait.

—Il y sera certainement, mais cela ne doit vous inquiéter en rien... Votre déguisement et la coiffure que vous porterez vous rendront méconnaissable, même pour lui, et au moment de votre arrivée personne ne vous verra...

—Convenons de tout, alors... dit Berthe avec résolution. Mon costume.

—Vous le trouverez dans une pièce servant de vestiaire aux artistes et où nous ferons la répétition de la scène à représenter.

—Comment me rendrai-je à l'hôtel ?

—A dix heures et demie une voiture sera devant votre porte. On montera vous prévenir. Le cocher aura l'ordre de vous mener rue de Berlin. Vous serez voilée. Vous vous présenterez au valet qui vous ouvrira comme une chanteuse engagée pour le concert. Ce valet, prévenu par moi, vous guidera sur-le-champ au vestiaire dont je vous ai parlé...

—Je n'ai donc à m'occuper de rien ?

—De rien absolument... Attendez avec patience, et surtout espérez... Et maintenant adieu. Je suis ici depuis longtemps déjà... Je pars...

René Moulin mit sur le front de Berthe un baiser fraternel et se dirigea vers la porte.

Il allait l'atteindre.

Un coup de sonnette retentit et fit tressaillir nos deux personnages.

Le mécanicien s'arrêta.

L'orpheline eut peur.

—Mademoiselle, dit René, on sonne...

—J'ai bien entendu... Je ne reçois jamais, et la concierge le sait bien... Qui donc a-t-elle laissé monter ?...

—Je souhaiterais ne pas être vu... fit le pseudo-maître d'hôtel.

—Retirez-vous dans la chambre de ma pauvre mère... Je vais ouvrir.

René franchit le seuil de la pièce étroite où Mme Leroyer était morte, et où il s'enferma.

Berthe se dirigea vers la porte, lentement, car ses jambes la soutenaient à peine, et fit tourner le bouton de la serrure.

A peine la porte fut-elle ouverte que la pauvre enfant poussa un cri étouffé et recula de quelques pas, en appuyant la main sur le côté gauche

de sa poitrine pour contenir les battements impétueux de son cœur.

Cette émotion, où l'étonnement et la joie se mêlaient à doses égales, était toute naturelle.

Nos lecteurs n'auront point de peine à le comprendre quand ils sauront que l'orpheline se trouvait en face de celui dont elle venait de parler et dont l'image chère hantait sans cesse sa pensée : Etienne Lorient.

Le docteur, suivant les conseils de son ami Henry de la Tour-Vaudieu, s'était présenté place Royale, nous le savons, pour demander à René Moulin une explication d'où pouvait résulter la preuve de l'innocence de Berthe.

Nous savons aussi que cette démarche infructueuse n'avait servi qu'à lui permettre de constater le départ du mécanicien pour la province.

—J'attendrai son retour... s'était dit Etienne. Attendre !...

Le pauvre jeune savant comptait sans l'amour, plus vivant et plus impétueux que jamais au fond de son cœur...

Les paroles d'Henry avaient réveillé en lui une espérance qu'il croyait morte et qui n'était qu'endormie. Il lui semblait maintenant possible que Berthe ne fût point coupable, malgré tout ce qui se réunissait pour l'accuser, et, voulant changer cette pré-omption en certitude le plus vite possible, il s'était décidé à venir trouver l'orpheline.

Tandis qu'Etienne gravissait les marches conduisant au logement où il avait été témoin de tant de douleurs, où il s'était bercé de si douces espérances, son cœur battait à briser sa poitrine.

C'est en tremblant qu'il posa la main sur le cordon de la sonnette, et lorsqu'il vit la porte s'ouvrir, lorsqu'il se trouva en présence de Berthe défaillante, une indicible émotion vint le paralyser.

—Vous !... balbutia l'orpheline, sans presque avoir conscience des paroles que ses lèvres prononçaient... Vous, monsieur Etienne !... ici !...

Elle s'effaçait cependant pour lui laisser le passage libre.

Il entra, et sans dire un mot dévora Berthe des yeux.

La pauvre enfant, nous ne l'ignorons point, était d'une pâleur effrayante ; le cercle bleuâtre entourant ses paupières dénotait de longues insomnies et de profondes souffrances morales.

Etienne se sentit pris d'une immense pitié. Une poignante angoisse envahit tout son être.

La situation des deux jeunes gens était à la fois fautive et pénible. Le souvenir de leurs dernières et orageuses entrevues les mettait à la gêne l'un et l'autre, mais Etienne plus encore que Berthe dont l'attitude avait été si digne.

Quelques secondes d'un silence embarrassant suivirent l'entrée du jeune docteur, à qui toute présence d'esprit faisait si bien défaut qu'il ne trouva pour le rompre que cette phrase banale :

—Je me suis permis de monter chez vous mademoiselle, afin de prendre de vos nouvelles...

Assurément le prétexte était vulgaire, mais Berthe ne s'y trompa point. Le trouble d'Etienne et le tremblement de sa voix lui prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'il l'aimait toujours... qu'il l'aimait plus que jamais.

—Je vous remercie de vous être souvenu de moi, monsieur le docteur, dit-elle, et j'en suis reconnaissante... Je supporte avec résignation mes chagrins, et vous savez s'ils sont nombreux !... Je prie Dieu de m'envoyer le courage et la force. Je trouve enfin dans le travail une distraction bienfaisante...

—Et, demanda le jeune homme avec effort, vous avez oublié ce qui s'est passé entre nous ?

Berthe, tressaillant à cette question, devint tout à tour pourpre et livide.

—Non... répondit-elle péniblement. Il est des choses qu'on n'oublie pas !... Forte de ma conscience, j'ai regretté qu'un doute injurieux vous éloignât de moi... mais je n'ai rien oublié...

—Vous me haïssez, alors ? murmura le médecin dont les yeux se remplirent de larmes.

## L

Berthe secoua la tête et répliqua :

—Pourquoi vous haïrai-je ? Ma mémoire est fidèle pour toutes choses... Je me souviens de l'injure, mais je me souviens aussi du dévouement